Souvenirs de Grèce

Autor(en): **Schindler, Charles**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Actes de la Société jurassienne d'émulation**

Band (Jahr): **17 (1910-1911)**

PDF erstellt am: **27.04.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-685001>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

SOUVENIRS DE GRÈCE*

Au mois de septembre 1899, on me proposa d'aller à Athènes comme précepteur du prince Georges, fils aîné du prince royal de Grèce. Je dis « oui » avec plaisir et le 20 novembre de cette année, je partais de Berne, heureux de voir la Grèce et de passer quelques années en pays classique. J'étais pressé et je pris la route la plus courte par Milan-Brindisi-Patras.

Trois jours après mon départ, j'apercevais la côte de la Grèce : le bateau s'approchait de Corfou ; c'était le soir ; le soleil au déclin dorait les montagnes des îles et de l'Albanie ; dans une mer du bleu le plus pur, les dauphins par douzaines jouaient et faisaient rejaillir les vagues. Pour la première fois, je voyais l'inoubliable tableau d'un paysage grec, la ligne noble et pure des montagnes, les couleurs

*) Né en 1877 à Bienne (dont il fréquenta le progymnase), Charles Schindler fit ses études littéraires à l'École cantonale de Porrentruy où il subit ses examens de maturité en 1895. Il était professeur de français à la section réelle et commerciale du Gymnase de Berne quand une attaque vint le foudroyer en pleine rue, le 21 mai 1912. Cordialement attaché au Jura, Schindler fut, dès la première heure, un des membres les plus actifs et les plus dévoués de l'Emulation de Berne. Caractère sympathique, parfait gentleman, d'excellent jugement et de belle stature, il était toujours le bienvenu parmi nous et lui-même ne cachait pas le plaisir qu'il prenait à nos séances.

Charles Schindler, qui avait fait de rapides études à l'Université de Berne, était parti pour l'étranger de bonne heure et, durant plusieurs années, avait été précepteur en Grèce et en Russie. De retour au pays en 1905, il avait occupé quelques mois le poste de maître de français à l'école secondaire de Neuveville avant de passer à Berne où sa mort prématurée a laissé d'unanimes regrets.

J. D.

chaudes qu'aucune brume n'estompe ou n'atténue.

Le lendemain, 24 novembre, je débarquais à Patras.

Un chemin de fer à voie étroite mène de Patras à Athènes. A gauche la vue embrasse le golfe de Corinthe, semblable à un de nos lacs italiens pour la forme et pour les dimensions ; à droite les montagnes de l'Achaïe laissent souvent si peu de place à la voie ferrée que celle-ci a dû être consolidée en maint endroit par des poutres de fer. Dans les espaces libres de la côte, on voit des cultures de raisins de Corinthe, l'article d'exportation le plus important de la Grèce.

Cette importance se fait sentir très régulièrement dans les fluctuations du change. Comme j'étais payé en or, j'ai pu constater, pendant les deux hivers que j'ai passés à Athènes, l'influence du raisin de Corinthe sur ma bourse. Peu avant le Nouvel-An, quand les Anglais payaient la marchandise reçue en automne, mon napoléon ne valait que 29 ou 30 drachmes en papier ; mais vers le printemps, j'avais la joie bien égoïste de recevoir 33 et même 34 drachmes pour vingt francs. La monnaie grecque n'est pas composée de pièces trébuchantes ; ce sont de petits bouts de papier de quelques centimètres carrés et d'une propreté plus que douteuse. Je dois ajouter que depuis lors le gouvernement grec a réussi à améliorer le crédit du pays ; l'agio sur l'or n'y est plus que de 5 à 10 %. Quoiqu'il en soit, durant tout mon séjour en Grèce, je n'ai jamais eu en main une seule pièce blanche, mais seulement du cuivre et du billon pour la petite monnaie, et des billets de la banque d'Etat comme pièces de un et de deux francs. En 1899, le billet de cinq francs n'existait pas ; il n'y avait pas de coupures entre ceux de deux et de dix drachmes ; mais le besoin de la pièce de cent sous se faisait si bien sentir que le public avait recours à un moyen très simple pour s'en procurer, — on déchirait un billet de dix drachmes en deux. Toutefois, les billets de cinq drachmes furent mis en circulation dans le courant de l'année 1900.

Mais je me suis arrêté à la gare d'Aegion, au tiers du chemin qui conduit de Patras à Corinthe. Avec mon compatriote et collègue, le précepteur du prince Christophore,

fils cadet du roi, je me promenais tranquillement sur le quai de la gare. Pour nous garantir d'une invasion nous avions, moyennant un pourboire glissé au conducteur, fait fermer la porte de notre coupé. Tout à coup le train siffle, se remet en marche et notre conducteur ne paraît pas ; si nous ne voulons pas rester en plan, nous sommes obligés de nous accrocher sur le marchepied extérieur. C'est ce que nous faisons et quelques minutes se passent avant que le conducteur qui se trouve à l'autre bout du convoi nous aperçoive et vienne enfin nous ouvrir notre portière.

A une station plus loin, le train s'était à peine remis en marche que des coups de feu retentissaient de tous côtés ; naturellement, je ne m'attendais à rien moins qu'à une visite du roi des Montagnes. Cependant le train continue son chemin, la fusillade aussi. Nous n'osons pas regarder par la fenêtre car il nous semble entendre siffler les balles. Enfin, enfin, le train s'arrête à une gare et nous en voyons descendre une noce de paysans qui était allée chercher la fiancée au village voisin et l'amenait en triomphe dans sa nouvelle patrie.

Corinthe, l'Isthme, Mégare, Salamine, Eleusis, défilent devant le voyageur au cours de ce trajet de Patras à Athènes, qui dure huit heures. Les paysages des bords du golfe de Corinthe et de celui d'Egine donnent une première idée de la Grèce : ce sont des plaines cultivées, des bosquets d'oliviers dans lesquels sont enfouies les petites maisons des villages, des montagnes nues et déboisées. En cette fin de novembre, les sommets couverts de neige annoncent l'hiver tandis que sur la côte règne un printemps éternel.

La nuit était tombée quand nous arrivâmes à Athènes. Le lendemain j'entrais en fonctions comme précepteur de prince.

Le prince Georges, mon élève, avait 9 ans. Fils aîné du Prince Royal, alors âgé de 31 ans, c'était un garçon éveillé et assez doué. Comme tous les enfants des familles royales, le prince Georges parlait plusieurs langues : le grec et l'anglais très bien, suffisamment l'allemand, qu'il avait eu

l'occasion d'apprendre pendant les séjours que sa famille faisait chaque année à Friederichshof près de Francfort, chez sa grand'mère, l'impératrice Frédéric. Les bonnes anglaises avaient été sa seule compagnie jusqu'alors et son instruction était très négligée : quelques leçons d'écriture, et c'était tout. Il fallait commencer par les premiers éléments. La journée fut très occupée dès que j'entrai en fonctions : dès 8 heures du matin, leçons interrompues seulement par une promenade avant et après le déjeuner de 1 heure ; après le dîner, à 4 heures, une leçon ou deux et des préparations jusqu'au coucher, à 7 heures. Dans la direction de mon élève, j'étais libre et il savait que l'obéissance était son premier devoir. Sa mère, la Princesse Sophie, sœur de l'empereur d'Allemagne, était toujours d'accord avec moi dans tout ce que je décidais ; le précepteur de Princes tel qu'il figure dans les journaux humoristiques et les comédies n'existe guère dans les cours modernes. La promenade était pour moi le moment le plus intéressant de la journée ; intéressant parce qu'elle me donnait l'occasion d'étudier mon élève. Je ne reconnaissais plus l'enfant turbulent et naturel qu'il était à la maison et au jardin ; alors il était sérieux et réfléchi ; il observait les connaissances que nous rencontrions afin de voir si elles saluaient. Il savait très bien donner des audiences ; obligé d'adresser la parole à quelqu'un, c'est lui qui dirigeait la conversation et c'est lui qui en indiquait la fin.

Un jour, à la sortie du palais, une femme pauvrement vêtue s'adresse à lui pour le prier d'intercéder en sa faveur auprès de la Princesse Royale. L'enfant lui répond : « C'est bien » et continue son chemin en m'expliquant qu'il fallait bien répondre « afin qu'elle se taise ». Pourtant j'ai eu souvent l'occasion de constater qu'il avait du cœur ; mais dès ses tendres années, il avait été obligé d'être prince, de paraître.

Nos promenades, qui se faisaient presque toujours à pied, nous conduisaient soit en ville, soit à l'Acropole. Athènes est une ville moderne avec un cachet oriental très prononcé ; on est en Orient, cela se sent ; le Grec lui-même dit « aller en Europe », mais nous sommes dans

un Orient civilisé. Les maisons plutôt basses sont blanches et bordent des rues larges, bien entretenues ; l'animation y est forte ; tramways et voitures circulent en grand nombre surtout vers le soir, quand la chaleur est tombée. Devant tous les cafés, les tables qui encombrent le trottoir sont occupées par des bourgeois qui parlent politique en commentant les journaux ou par des hommes du peuple qui fument silencieusement leur pipe à eau, le narguilé, dont la fumée étourdit légèrement et invite à la rêverie. Les camelots crient leurs journaux et leurs marchandises ; les laitiers mènent dans les quartiers pauvres leurs troupeaux de chèvres et la ménagère achète un lait dont elle peut constater l'origine. Les mendiants sont nombreux et montrent leurs plaies et leur misère au grand jour.

Je me souviendrai toujours du vieux Géorgios, sans cesse assis au pied d'un mur et soufflant dans une flûte double dont il tirait une mélodie mélancolique. Pâtre sur l'Hymette, il avait possédé de grands troupeaux de brebis ; les infirmités de l'âge se faisant sentir, il avait fait dire de revenir à son fils unique, un jeune homme de 22 ans qui servait dans un régiment à Athènes. Le désir de revoir son enfant était d'autant plus grand que, depuis un certain temps, il ne se passait pas de nuit qu'on ne lui volât une pièce de son troupeau. A tel point que le vieillard se décida à veiller avec son fusil afin de surprendre le voleur. Par une nuit de pleine lune, les brebis dormaient tranquillement couchées entre la hutte du berger et la forêt. Tout à coup un homme sort à pas lents de la forêt, se baisse vers la première brebis qu'il rencontre... pour l'emporter, évidemment. Le pâtre épaula et tira, l'inconnu tombe. En retournant le cadavre, le vieillard voit qu'il avait tué son fils. Celui-ci rentra et avait voulu reconnaître le troupeau de son père. Depuis ce jour, ayant donné tous ses biens aux pauvres et s'étant fabriqué une flûte avec le canon du fusil fatal, le vieux Géorgios mendie à Athènes.

J'ai dit que les promenades avec mon élève me conduisaient souvent à l'Acropole. Passant devant le Stade et devant les ruines romaines du temple de Jupiter, nous arri-

vions au sommet de la colline en 1/2 heure. Je n'entreprendrai pas de vous dépeindre ni les ruines, ni la vue dont on y jouit sur la plaine de l'Attique et sur la mer. D'autres l'ont fait mieux que je ne pourrais le faire. Ce qui me frappe dès ma première visite, ce sont les dimensions colossales des bâtiments qui forment les ruines de l'Acropole. Ma place préférée c'était le coin sud-ouest de la colline : — la vue sur la plaine et la mer y est admirable et c'est là que se trouve un des bijoux de l'architecture ionique : le temple de la Déesse de la victoire. Construit en marbre du Pentélique, il se dresse exactement à la place qu'il occupa jadis, et cela, grâce aux soins de quelques archéologues allemands qui, ayant retrouvé ses différents fragments profondément enfouis sous une fortification turque, ont reconstitué l'édifice. Là les archéologues nous ont réellement fait une grande joie. Il n'en est malheureusement pas de même à d'autres endroits ; ainsi pour aller voir les monuments funèbres du cimetière antique, il faut vraiment être alpiniste, il faut grimper par dessus des tas de décombres, traverser de profonds fossés que les archéologues ont jugé nécessaire de creuser partout et cela gâte la jouissance que procurent ces sculptures tombales, fidèle tableau de la vie domestique des anciens.

Le Parthénon présente encore sa façade imposante au visiteur qui entre par les colonnades des Propylées. Ce monument, le plus célèbre de l'architecture dorique, domine l'Acropole et attire l'œil autant par ses proportions que par la chaude couleur brune que le marbre a prise avec le temps.

*
**

Mais ce qui m'avait décidé à partir pour la Grèce, ce n'était pas l'amour de l'archéologie, où je n'étais qu'amateur, c'était le désir de voir de près la vie de cour, de faire la connaissance de gens vivant dans un milieu si différent du nôtre. Approcher de Majestés et causer journellement avec des Altesses royales me semblait bien beau et quand, à plus de 10 ans de distance, je pense à ce temps-là, je reconnais avec plaisir que les deux années passées en Grèce comptent parmi les plus intéressantes que j'aie vécues à

l'étranger. Le roi Georges est le fils puîné du roi défunt Christian IX de Danemarck ; il ne paraissait avoir aucune chance d'être jamais roi lui-même, c'est pourquoi son éducation a été peu soignée. Il était élève au corps des cadets de la marine à Copenhague et âgé de 17 ans, lorsqu'en 1863, l'Assemblée nationale grecque lui offrit la couronne de Grèce. Napoléon III l'avait proposé et le protégea spécialement, dans la suite : il lui assura un traité avec les trois puissances protectrices (la France, l'Angleterre et la Russie) qui lui garantissent une liste civile même pour le cas où les Grecs se déferaient de lui comme ils se sont défaits jadis du roi Othon. Aujourd'hui les Grecs savent très bien que, grâce à sa parenté avec les cours de Londres et de Pétersbourg et à ses rapports personnels avec les principaux hommes d'État européens, Georges I^{er} est une force pour leur pays. Dans la politique intérieure le roi a très bien su se tenir au dessus des partis et il s'est toujours borné strictement au rôle que lui prescrit la constitution.

J'étais à Athènes depuis un mois, quand je lui fus présenté. Chaque année le 11/24 décembre, à l'occasion de l'anniversaire de la naissance du roi, un dîner réunit la famille royale et la cour, sans aucun invité étranger à la maison. A 7 heures, la cour était rassemblée dans un salon touchant à la salle à manger ; il y avait la grande maîtresse de la Cour, les dames et demoiselles d'honneur, le maréchal de la Cour, le chambellan de la Reine, les aides de camp, l'aumônier, le médecin du roi et, pour finir, le médecin et les deux précepteurs des princes, ces trois derniers formant ce que nous appelions en riant la « basse cour ». Parmi ces courtisans se trouvent des noms qui sont illustres depuis la guerre d'indépendance ; les descendants des Criésis, des Coudouriotis, des Kolokotronis, des Botzaris forment une espèce d'aristocratie dans cette Grèce monarchique qui ne connaît pas de titres de noblesse. On me présente aux différents dignitaires ; je baise la main des dames qui observent curieusement le nouveau-venu, et lui-même n'a pas assez d'yeux pour regarder autour de lui. Le premier valet de chambre ouvre à deux battants la porte de la salle à manger, traverse le salon pour aller

ouvrir la porte en face et avertir sa Majesté qu'elle est servie. Les courtisans se rangent de manière à laisser libre un passage au milieu du salon. La famille royale paraît aux sons d'un orchestre jouant la marche royale. Le roi est un homme de haute et svelte taille ; il porte l'uniforme de général grec. La reine a un air vraiment majestueux ; belle encore à 50 ans, en toilette de soirée parsemée de diamants, un diadème sur la tête, elle ne décevrait aucune imagination d'enfant ni de poète. Tout en faisant ma révérence, je jette un coup d'œil rapide sur le tableau que présentent toutes ces têtes inclinées et ce couple royal accueillant nos hommages. Les princes et princesses suivent en brillant cortège auquel se joint la cour pour entrer dans la salle à manger. Le repas fut simplement opulent. J'ai assisté à des repas de noces chez nous qui étaient plus longs ; mais le service était réellement distingué, les assiettes d'argent et les plats de vermeil. Les conversations à voix basse étaient décentement animées ; elles furent interrompues par le toast au roi que porta le prince royal. Georges I^{er} observait tout et rien n'échappait à son œil malicieux ; le vieux général Botzaris, ayant par mégarde fait tinter son verre, attira tous les regards. M^{me} Théochari, la grande maîtresse de la reine, sa voisine, dut toucher le verre du doigt car elle avait remarqué que le roi énervé par ce bruit, fronçait les sourcils.

M^{me} Théochari était demoiselle d'honneur quand le roi arriva en Grèce ; elle nous racontait volontiers que sa Majesté était alors un jeune homme très gai. Ayant donné un dîner aux ambassadeurs étrangers et aux ministres, il entra dans la salle, prit un élan et sauta par dessus la table au grand ébahissement de toutes les vieilles perruques présentes. En 40 ans, le roi avait eu le temps de perdre cette exhubérance de jeunesse qu'il trouverait d'ailleurs fort déplacée chez tout autre...

Après le dîner, les convives se rendirent dans le grand salon bleu où l'on prit le café. C'est le moment du cercle de Sa Majesté. Il prie les vieilles dames de s'asseoir, ce qu'elles n'oseraient faire d'elles-mêmes, quoique au demeurant le ton soit assez familier dans cette petite cour où la

grande maîtresse et la première dame d'honneur tutoient tous les princes : elles les connaissent depuis qu'ils sont au monde et en grec le tutoiement est quelque chose de naturel. Le roi, tout en buvant son café, cause avec le prince Nicolas ; puis il adresse la parole à l'un ou l'autre des hommes présents. Ce ne sont que quelques mots, toujours aimables, car dans ce moment-là, Sa Majesté se garde de dire de ces méchancetés que tous craignent tant, et qu'elle a pour ses enfants aussi bien que pour son entourage. Je suis un des derniers auxquels s'adresse le roi, et ce qui me frappe immédiatement, c'est son habileté à mettre l'interlocuteur à son aise. Si j'étais un peu gêné à l'idée de parler à un roi, cette gêne disparaît immédiatement en présence de tant de grâce. Comme c'est toujours lui qui indique le sujet de la conversation et que c'est lui aussi qui y met fin, le roi a acquis une grande habileté dans l'art de causer avec un étranger. Il s'enquiert tout d'abord si je suis content de mon élève qui est son préféré ; puis il parle de la Suisse et me demande si je connais M. Numa Droz : un homme dont il n'a entendu dire que du bien ; pourtant il ne croit pas que l'homme d'État suisse eût été à sa place à côté de son fils ; par la correspondance échangée à ce sujet, il a eu l'impression que Numa Droz ne serait allé en Crète que comme gouverneur et ne se serait pas contenté du rôle de conseiller du prince Georges. Le roi me distingue en me parlant fort longuement et les autres courtisans me regardent déjà avec envie.

La reine a aussi commencé son cercle et elle adresse quelques paroles obligeantes à presque toutes les personnes présentes. La princesse royale qui d'ordinaire reste à sa place lorsque le roi et la reine tiennent les rôles de maîtres de la maison, traverse le salon et vient me dire quelques mots aimables pour me montrer qu'elle ne m'oublie pas.

J'ai eu souvent encore l'occasion de voir le roi et les princes donner des audiences ou recevoir des hôtes. Leur facilité d'élocution m'a toujours frappé. Elle est grande, même chez les princes les plus jeunes.

A Athènes, je voyais le roi assez rarement et plus rare-

ment encore, il m'adressait la parole ; mais en voyage, à bord du yacht ou pendant un séjour que nous fîmes à Corfou au printemps 1900, j'ai pu l'observer à mon aise. Il jouait souvent avec ses petits enfants ; vis à vis de ses enfants, il était très réservé à l'exception de la princesse Marie, avec laquelle il sortait très souvent à pied. Il passait alors sans être reconnu dans le très simple uniforme de marin qu'il portait régulièrement sans décoration. Quand les ministres venaient conférer avec le roi, il les recevait avec beaucoup de réserve. Ces conseillers que lui imposait la majorité de la Chambre, il les supportait, mais il se contentait la plupart du temps d'écouter leurs rapports et de donner sa signature sans faire d'observations. Je l'ai souvent vu se fâcher à cause des journalistes qui arrivent à jouer un rôle politique. « Il faudrait, disait-il, leur casser les reins ». Un jour. — je ne sais s'il venait de lire un article de journal spécialement désagréable — je l'entendis s'écrier que l'école obligatoire était un malheur pour le pays, que les filles voulaient toutes devenir de grandes dames et que les garçons, au lieu de cultiver la terre, prétendaient tous étudier pour devenir avocats et journalistes. Il est vrai que les parvenus sans éducation sont plus nombreux en Grèce qu'ailleurs ; surtout parmi les hommes politiques, ils ne sont pas rares. Théotokis est le seul parmi les ministres grecs d'alors que j'aie vu assez souvent à la cour ; le roi causait volontiers avec lui, ils avaient ensemble de longues conférences et Sa Majesté l'écoutait avec un intérêt visible. Il est vrai que Théotokis est un homme distingué dans ses manières aussi bien que dans son caractère. Quelques membres du haut clergé orthodoxe paraissaient aussi à la cour ; c'étaient des hommes instruits ayant pour la plupart fait des études en Europe.

J'ai déjà dit que la vie à la cour était assez simple ; pourtant le roi savait fort bien garder la dignité dans la simplicité. La liste civile d'un million de drachmes que le roi touche est peu de chose quand on considère que toute sa cour vit à ses dépens. Mais il a eu la chance de trouver un intendant qui est un excellent commerçant et qui a amassé au roi une fortune personnelle qu'on dit

assez considérable. La propriété de Tàtoï — l'ancienne Décélie —, résidence d'été du roi est une grande ferme modèle, dont le directeur vend des laitages, du bétail, du bois et surtout un excellent vin rouge ressemblant au Bourgogne et qu'on trouve sur toutes les cartes de vins des hôtels et restaurants d'Athènes.

La reine a ses propres revenus comme grande-duchesse de Russie. Maîtresse de maison pratique, elle et le roi ont depuis longtemps l'habitude de se donner comme cadeau de Nouvel-An une douzaine d'assiettes en argent, afin d'augmenter la vaisselle d'apparat.

Le palais royal d'Athènes est un très grand bâtiment, sans beauté architecturale ; l'intérieur avait cependant quelques belles salles — dont une partie a été détruite il y a trois ans, par un incendie — la salle du trône, la grande salle de bal et une très belle chapelle grecque. C'est dans la salle du trône que se trouve la collection de drapeaux de la guerre d'indépendance. Les chefs de bandes sont venus les apporter là au roi Othon, quelques années après la fondation du royaume. Ces vieux soldats de la guerre de partisans ne pouvant pas s'habituer au nouvel état de choses, décidèrent d'émigrer pour ne pas créer de difficultés au royaume naissant ; mais avant de partir, ils vinrent, les larmes aux yeux, remettre à leur jeune roi les drapeaux qui avaient symbolisé pour eux la liberté hellénique. Ils partirent et terminèrent leur vie dans les Balkans, combattant jusqu'à leur dernière heure le Turc, l'ennemi héréditaire.

Dans le courant de l'hiver le roi donnait une douzaine de dîners où il invitait outre les personnes de la cour les membres des ambassades étrangères. C'est surtout aussi ces milieux-ci que fréquentait la famille royale, ainsi que les familles d'officiers et quelques familles de riches commerçants.

Le roi par ses conférences avec les ministres et par les audiences qu'il doit souvent donner, a une journée assez remplie ; de même la reine qui s'occupe beaucoup d'œuvres de charité. Par contre, les princes sont assez oisifs ; ils sont officiers et aussitôt qu'ils ont atteint un rang tant

soit peu élevé dans l'armée, leur service militaire se borne à une visite à leur régiment où ils causent avec quelques officiers ; le reste de la journée se passe en visites et promenades. Le seul de ces princes qui dépasse un niveau intellectuel ordinaire est le prince Nicolas ; il avait alors trente ans à peu près, et s'était fait un nom dans les lettres.

*
* *

Comme précepteur j'étais très occupé ; pourtant, de temps en temps, un changement agréable venait interrompre la monotonie des leçons et des promenades journalières. Je faisais des excursions en bicyclette, en voiture ou en bateau et régulièrement le dimanche, des sorties avec mon collègue. Je suis arrivé à connaître ainsi une bonne partie de la Grèce, avant tout l'Attique.

Dans nos excursions à deux, nous avions l'occasion d'apprendre à connaître le paysan grec. A Ménidhi, l'ancienne Acarnée, à Pikerai, à Macropoulo, à Liopési nous avions des amis qui nous accueillaient avec joie et partageaient avec nous le peu qu'ils avaient. L'hospitalité des anciens Grecs n'est pas complètement oubliée de leurs descendants, surtout dans les petites localités qui ne se trouvent pas sur la grande route des touristes. Plus d'une fois il m'est arrivé d'être reçu comme un ami par un paysan que je voyais pour la première fois. Lorsque je repartais, non seulement il refusait d'accepter un cadeau, il ne voulait pas même me permettre de l'inviter à venir au café.

Au mois de mars 1900, par un beau dimanche, nous fîmes l'excursion de Marathon. Quoique Marathon soit un village assez important de près de 1000 habitants on y chercherait en vain un restaurant où faire un bon repas ; il nous fallut donc emporter nos provisions. Dès 6 heures du matin, nous pédalions sur la grande route de Laurion, nos victuailles dans la valise de la bicyclette. Nous nous dirigeons vers la vallée qui s'ouvre entre l'Hymette et le Pentélique. Dans la plaine de l'Attique à notre gauche, plaine qui s'élève doucement vers le Pentélique et ses carrières marquées en taches blanches, le pays est florissant ; des plantations d'oliviers, des vignes et des champs

de blé entourent les villages. Nous traversons bientôt une belle forêt d'oliviers et nous avons l'occasion de nous servir des munitions dont nos poches sont remplies. En Grèce, chaque voyageur apprend à connaître les chiens de berger qui vous poursuivent partout. Ces animaux au poil hérissé, aux dents prêtes à mordre sont plus parents des loups que de nos chiens de race. On ne peut s'en défendre qu'à coup de cailloux ; aussi à peine sortis de ville avions-nous rempli nos poches de projectiles et nous fûmes obligés de renouveler souvent notre provision. Au bout de quelques kilomètres nous arrivions au pont de Pikermi. C'est ici que mon compagnon me raconte l'histoire des derniers brigands de l'Attique : En 1872 une compagnie de 6 jeunes étrangers, dont 4 Autrichiens et 2 Anglais faisaient l'excursion de Marathon ; sur ce même pont, ils furent arrêtés par des brigands et traînés dans la montagne. Le chef des brigands écrivit à Athènes pour demander une forte rançon que le gouvernement grec était disposé à payer, quitte à essayer ensuite de reprendre l'argent. Mais les ministres du roi Georges avaient compté sans la fierté britannique.

L'ambassadeur de Sa très gracieuse Majesté se présenta chez le roi et déclara qu'il était incompatible avec l'honneur d'un Anglais qu'on payât pour lui une rançon à de vils brigands et que son gouvernement interviendrait si on ne délivrait pas les prisonniers de force. Le roi haussa les épaules et la gendarmerie marcha. Le lendemain, quand les premiers gendarmes arrivèrent au pont de Pikermi, ils trouvèrent dans la clairière à côté du pont les corps des 6 jeunes gens affreusement mutilés. Mais les 18 brigands furent pris et exécutés. Nous nous arrêtâmes un instant à l'endroit tragique ; c'est en pleine forêt ; on ne voit aucune habitation humaine. Ces sommets de montagnes nues, ces pentes couvertes de maigres pins ou de buissons forment vraiment le décor qu'il faut à une histoire de brigands.

Mais la route devient mauvaise ; négligée pendant des années, elle se trouvait alors en pleine réparation ; un rouleau compresseur est échoué dans un ravin et nous sommes à plusieurs reprises obligés de descendre de nos machines et

de les porter. Pourtant nous sommes bien récompensés de nos peines. Du haut d'une dernière montée, nous apercevons tout à coup à nos pieds le golfe et la plaine de Marathon avec, au fond, l'île d'Eubée. Jamais on ne se lasse d'admirer ces beaux paysages de montagnes aux lignes fermes et interrompues seulement par la mer aux teintes si harmonieuses. D'ici, le chemin tourne au nord et sur une route toute droite nous nous approchons bien vite du village de Marathon. A 11 heures, nous étions assis devant un « caffénion » à nous restaurer au moyen de nos provisions ; une cigarette et une tasse de café, et à midi nous sommes de nouveau en route. Il s'agit d'aller voir le Soros, le tumulus qui recouvre les corps des Athéniens tombés dans la célèbre bataille. Le Soros se trouve à une petite distance de la route par laquelle nous sommes arrivés ; c'est un très beau point d'observation pour qui veut se rendre compte de la position des deux armées...

Tout à coup je sens une forte résistance, j'appuie sur la pédale et crac, c'est ma transmission qui casse. Me voilà donc à 40 kilomètres d'Athènes, à une bonne heure de Marathon, avec une machine hors d'usage. Nous nous dirigeons vers une maison de paysans toute proche et nous délibérons. Mon camarade rentrera à Athènes et reviendra à ma rencontre en voiture. Moi j'attendrai un char à deux roues qu'un jeune paysan est d'accord d'aller me chercher à Marathon. Sans ma machine, que je ne voulais pas abandonner, je serais rentré à pied. Une forte pluie me chasse bientôt dans la ferme. C'est une hutte basse ; un mur à mi hauteur sépare de l'étable le lieu habité par la famille ; il n'y a point de meubles, si l'on ne veut donner ce nom à quelques bûches de bois sur lesquelles on s'asseye. Tout le monde me parle et s'efforce de trouver un bon conseil à me donner. J'assiste à leurs travaux : dans un coin, une femme fabrique du fromage ; devant moi, une jeune mère nourrit son enfant qu'elle sort d'un tronc d'arbre creusé où le bébé passe la journée ficelé comme une saucisse. Au bout de plus de deux heures, le jeune homme revient de Marathon : il n'a pas trouvé de charrette. Malgré les prières de mes hôtes, qui veulent me garder pour la

nuit, je juge prudent de partir à pied. La pluie a cessé ; sur la route, je rejoins une caravane de chars chargés de foin. Les voituriers se rendent à Pikermi ; ils sont d'accord de fixer ma bicyclette au sommet d'un de ces énormes chargements, qui balancent très dangereusement à chaque cahot. Même j'ai la chance de voir venir un char vide qui s'avance au trot dans la direction de Pikermi. Le conducteur m'invite à y monter et comme les autres paysans me promettent d'avoir soin de ma machine et de me l'amener au plus tôt à Pikermi, je me décide. Mon nouveau compagnon ne parle pour ainsi dire que l'albanais, nous sommes donc deux à écorcher le grec. A grand peine, je réussis à comprendre que le char n'ira pas jusqu'à Pikermi mais que quelque part dans la forêt, il me faudra descendre. Ce quelque part ne peut m'être précisé par mon Albanais que comme le lieu où il y a deux ans on a fait « boum ! » sur un prêtre assassiné. Ce n'est guère rassurant, car la nuit tombe, une nuit sans étoiles où il est littéralement impossible de distinguer la main devant les yeux. Sur les versants des montagnes, des feux s'allument ; ce sont certainement des bivouacs de brigands. A mon estimation, nous ne devons pas être loin du pont sinistre quand soudain j'entends des voix dans la nuit. La voiture s'arrête et on me commande « Descends » ! Je mets pied à terre ; impossible de rien voir. Je tâtonne autour de moi et je remarque enfin qu'il y a au milieu de la route un char embourbé. Tout à coup, je comprends. C'est un déménagement qui allait de Pikermi à Marathon. Nous l'avions vu le matin en passant ; il est resté en panne et son conducteur n'était autre que mon compagnon qui s'était décidé à aller chercher du secours. On transborde donc les meubles et je pourrai continuer mon chemin sur la voiture qu'on va tirer de l'ornière. Au bout d'une demie heure, nous pouvons repartir et bientôt nous nous arrêtons devant l'auberge de Pikermi. De loin déjà, j'avais entendu des cris et des chants. Je pousse la porte qui donne dans la vaste et haute salle d'auberge éclairée par un grand feu de bois brûlant sur le foyer placé au centre, et je vois une troupe de paysans qui dansent autour du

feu la romaïka, la danse nationale du paysan grec. Leurs figures sèches à fortes moustaches noires étaient éclairées par la lueur vacillante et toutes les bouches chantaient sur une mélodie psalmodiante. Je dus faire une mine bien étonnée, car le propriétaire du café vint m'inviter à prendre un rafraîchissement chez lui. Son logement se trouvait de l'autre côté de la route et bientôt je vis posé devant moi, une orange, un verre d'eau, un morceau de confiture et une tasse de café turc. Je racontai mes aventures tant bien que mal, rassuré par un billet que mon camarade m'avait laissé en passant.

Au bout d'une heure d'attente, à 9 heures, on entend les chevaux de sa voiture. Entre temps ma bicyclette est arrivée aussi et descendue de son tas de foin. La dernière heure, que nous devons donner aux chevaux pour se reposer, nous la passons fort gaiement dans la maison de notre cafetier hospitalier. A minuit nous étions de retour à Athènes. Je dois ajouter que la leçon m'avait profité, je n'ai plus entrepris de course en bicyclette avant d'être absolument sûr de l'état des routes.

CHARLES SCHINDLER.